

tence à vous aimer et à vous le dire.

Le vieillard porta la main à ses yeux et essuya une larme ; puis, se levant ;

— Oh ! j'ai besoin de te regarder encore, murmura-t-il, car je doute toujours.

Et lui prenant la tête dans ses main, et la contemplant avec avidité.

— Oui, c'est toi ! c'est bien toi ! dit-il.

Et après avoir achevé ces mots, il alla prendre son bâton qui était placé dans un coin obscur de la chaumière, et sa besace laissée à terre ; puis il revint près de sa fille.

— Voulez-vous déjà me quitter ? dit-elle.

— Et toi, ne vas-tu point partir aussi ? répondit-il ? Alice...

— Je vous accompagnerai, et si vous le voulez, mon père, interrompit-elle.

— C'est inutile, ma fille : d'ailleurs, je te quitte pour peu de temps ; — Je vais, selon mon habitude, faire une tournée dans une montagne, voir si quelque voyageur n'a pas besoin de mes secours : c'est un vœu, Marguerite.

Il se dirigea vers la fenêtre, audessus de laquelle on voyait suspendus deux pistolets et un fusil, et il décrocha le fusil. Marguerite le suivait des yeux, et semblait étonnée.

— Voilà tout ce qui me restait hier encore de mon passé, dit-il en souriant : aujourd'hui ; je suis plus riche, n'est-ce pas ?

— Mais qu'avez-vous besoin de ce fusil, mon père ?

— J'irai rendre visite à un vieux gentilhomme français qui habite ce pays, reprit-il : le duc de Morand qui me porte quelque attachement, et que souvent je conduis à travers les rochers ; c'est un grand seigneur qui n'a point perdu ses anciennes habitudes, il est passionné pour la chasse ; mais quelque habile qu'il soit, le pauvre fou l'est encore plus que lui ; — sa main est moins tremblante, son regard plus assuré. Il faut obliger les autres pour qu'on nous oblige aussi mon enfant ; aussi ton père est-il aimé dans ce pays.

Il se dirigeait vers la porte en parlant ainsi, puis il tendit la main à Marguerite ; celle-ci l'embrassa.

— A bientôt, dit le vieillard.

— Oui, mon père, à bientôt.

Il ouvrit la porte, sortit, et disparut bientôt ; Marguerite demeura quelques minutes sur le seuil de la chaumière, puis rentra lentement et alla s'asseoir sur l'escabeau.

Son visage pâle jusque-là sembla s'animer tout à coup et briller de joie ; sa poitrine se soulevait rapidement, et sa main tremblait.

— Oh ! mon Dieu ! pensait elle, je te demandais autrefois de me donner la force de supporter mes afflictions ; aujourd'hui je t'implore encore et te demande de ne pas me faire succomber à l'excès de ma félicité de mon délire, de mes transports ! — Elle était morte pour moi, perdue sans retour ; béni sois-tu de me l'avoir fait retrouver !

Et Marguerite levait ses yeux au ciel comme pour le remercier.

— On me la retenait ; béni sois-tu, mon Dieu, pour me l'avoir fait rendre !

Elle se leva. Et marchant à grands pas !

— Il me semble, continua-t-elle, que je respire l'air d'un autre monde. — Oh ! ma fille ! ma fille !

autrefois c'était en pleurant que je prononçais ton nom, à présent c'est avec joie, avec ivresse ; — ma fille ! c'est si doux à prononcer, même en secret, pour une mère !

Et tout à coup son visage joyeux se rembrunit, ses yeux devinrent tristes et sombres, elle s'appuya contre le mur et son cœur battit avec violence ; elle entrouvrit les lèvres et d'une voix tremblante murmura :

— Si elle allait me hair ! s'écria-t-elle avec un déchirement venu du fond de l'âme... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

Elle demeura quelques minutes comme anéantie, puis se traîna lentement jusqu'à la porte, l'ouvrit, et jeta un cri : Alice était devant elle.

Arthur de Morand, que nous avons laissé dans le cabinet pendant que madame Warner entraînait chez sa fille, avait d'abord été effrayé de cette visite, et maudit la blessure qui le retenait malgré lui dans un lieu où le moindre incident pouvait le faire découvrir. Il avait songé d'abord à tirer doucement le verrou sur la porte, afin qu'en cas de surprise il eût le temps de se mettre à l'abri, mais il craignait d'être entendu. — Cependant il lui importait de connaître l'explication que madame Warner allait avoir avec Alice ; il brûlait de savoir si les soupçons s'étaient portés sur lui ; — il se leva donc lentement, arriva sans bruit jusqu'à la porte, et prêta une oreille attentive. — Sa blessure le faisait horriblement souffrir, mais il se contenta, et pas un mot de la conversation de madame Warner ne lui échapa ; en plusieurs endroits de cet entretien une sueur froide parcourut tout son corps, et il eut envie de sortir de la chambre et d'aller se jeter aux pieds de la pauvre mère, et de lui demander pardon de son imprudence ; mais une fausse honte le retint ; enfin, lorsque madame Warner, après avoir adressé de violents reproches à sa fille, se disposait à se séparer d'elle, il fit quelques pas en arrière afin de se retirer au fond du cabinet, mais il rencontra une chaise, et la renversa. Ce fut alors que madame Warner entendit ce bruit et s'avenga vers la chambre ; il comprit donc que tout était perdu et qu'il n'y avait plus de salut que dans sa fuite.

Il s'accrocha à la fenêtre, et malgré la souffrance qu'il éprouvait, il se laissa tomber et courut à travers le jardin, escalada le mur, marcha dans la campagne et parvint après une heure de fatigue au château du duc de Morand. — Madame Warner se retira sans avoir trouvé personne chez sa fille ; et Alice, aussitôt après le départ de sa mère, retourna à son cabinet et chercha partout mais inutilement ; — elle ne put fermer l'œil de la nuit, inquiète et incertaine qu'elle était du brusque et incroyable départ d'Arthur. — Le matin elle sortit du pavillon, se rendit en tremblant à l'appartement de sa mère, mais elle eut beau se jeter à genoux, et supplier madame Warner de lui ouvrir, celle-ci fut inflexible ; et Alice se retira en pleurant.

Ce fut alors qu'elle se rendit dans la cabane du pauvre fou.

— Où est-il ? où est-il ? madame, dit-elle en entrant et après avoir regardé autour d'elle.

— Vous ici ! reprit Marguerite stupéfaite.

— Est-il déjà sorti ? interrompit Alice.